



Institut d'anthropologie clinique

29 chemin des Côtes de Pech David 31400 Toulouse

Tél-Fax 05 62 17 20 86 – iac@i-ac.fr – www.i-ac.fr

**ANTHROPOLOGIE CLINIQUE
ET ACCUEIL FAMILIAL**

RENCONTRES NATIONALES UFNAFAAM

**« INNOVATIONS POUR LA DYNAMIQUE
DES MÉTIERS DE L'ACCUEIL »**

Égletons, 20 et 21 octobre 2007

SERGE ESCOTS

***DE LA PAROLE RÉPARATRICE
À LA PAROLE TRANSFORMATRICE***

« La parole est tout.
Elle coupe, écorche.
Elle modèle, module.
Elle perturbe, rend fou.
Elle guérit ou tue net.
Elle amplifie, abaisse selon sa charge. »
Komo-Dibi¹

La Parole, « Nom de Dieu ! »

Puisqu'il s'agit de la Parole, avec un « p » majuscule, ouvrons d'entrée notre propos sous le signe de l'équivoque et de la provocation ! « *Nom de Dieu !* », parler de la parole n'est pas une mince affaire. Car la parole n'est pas triviale : elle est au cœur du sujet !

Rappelons, ce que chacun sait – mais en tire-t-on vraiment les conséquences ? –, la parole est au commencement de nombreux mythes. Et dans la plupart des traditions humaines, la parole est un don des dieux. Pour la mythologie, le verbe est créateur, créateur de mondes. La Parole y est parole de Dieu, c'est son commandement. Parole éternelle, parole incréée, la parole créatrice, devient en l'homme, la parole incarnée, le Verbe. Parler du Verbe comme de la parole incarnée revient à penser l'articulation d'une dimension symbolique : celle d'une représentation psychique à une dimension réelle : le corps biologique. Ainsi, la parole agit au travers de transformations de notre neurotransmission sur notre activité biologique. Parole incarnée, veut dire qu'il y a une interdépendance entre déterminisme langagier et biologie du cerveau. Avec des mots, je peux rendre triste, faire rougir, rendre euphorique... Bref, modifier les émotions par la parole. Les émotions, nous le savons à présent, sont corrélables à des états moléculaires du système nerveux central. Si les mots modifient les émotions et que celles-ci correspondent à des transformations moléculaires, alors il n'est pas infondé de penser que la parole intervient au niveau biologique. Certaines substances psychotropes modifient nos émotions, nos pensées et finalement influencent nos paroles. Toute personne ivre en sait quelque chose. Ainsi des molécules influencent nos paroles et la parole influence les molécules qui circulent dans notre cerveau. La parole a des effets dans le réel du corps, ou pour le dire autrement en reprenant la formule de Boris Cyrulnick : il en va « *de la parole comme d'une molécule* ».

Qu'elles soient paroles sacramentelles ou paroles magiques, depuis les débuts d'*homo sapiens* probablement, la Parole relie l'Homme aux dimensions non ordinaires de son existence. Pour l'anthropologue, la Parole est, au-delà de la fonction communicationnelle, une incarnation de la dimension du sacré en l'Homme.

La parole peut guérir ou rendre malade, rendre présent le passé ou le futur, faire présence dans l'absence, être promesse ou réalisation. Elle est le moyen par lequel nous symbolisons le monde et nous le représentons. Notre accès à la réalité du monde est au-delà des perceptions, structuré par le langage. Perception du monde, mais aussi action sur le monde, la parole est un pouvoir.

¹ Chantre du Komo, société initiatique au Mali, cité par Louis Vincent Thomas, *Le verbe négro-africain traditionnel*, in Littératures et sacré II, Religiologiques n°7, 1993, UQAM.

Au travers de cette faculté qu'a l'espèce humaine d'exprimer ses idées par les sons de la voix, c'est l'humanité même qui se fonde.

Pour l'anthropologie, la parole vient au singe pour faire face à la menace que constitua pour l'ordre social ce que Maurice Godelier appelle le « commerce sexuel généralisé », c'est-à-dire la possibilité d'une sexualité permanente, non conditionnée par des périodicités biologiques du fait de la perte de l'œstrus. Ainsi, l'humain traite par des règles sociales ce qui auparavant relevait de régulations biologiques. La Parole est ce qui permet d'instituer un ordre social humain.

Cette dimension nous invite à prendre la parole au sérieux, la prendre au mot en quelque sorte.

Les différentes dimensions du verbe réparer

Le dictionnaire Littré nous indique que « réparatrice », est *celle qui répare*. La parole réparatrice serait donc une parole qui répare. Mais qu'est-ce que dans le cas de la parole, réparer veut dire ?

Du point de vue de l'étymologie, *Réparer* viendrait du latin *reparare*, qui signifie *préparer à nouveau*. On pourrait le dire ainsi : faire à nouveau du nouveau.

C'est le sens qui vient immédiatement à l'esprit lorsque l'on songe à remettre en bon état, refaire, raccommoder. Ainsi, on peut réparer un mur, une voiture ou un poste de télévision. Et l'on mesure que la réparation peut porter sur de la destruction de la matière dans le cas du mur ou du fonctionnement pour la télévision. Il s'agira parfois de rapporter de la matière qui aura disparu, ou de changer une pièce défectueuse, d'autres fois la réparation consistera en de nouveaux réglages du système.

Il y a une autre dimension qui envisage réparer comme régénérer. Il s'agit là de redonner l'essence, le principe qui anime une fonction et aurait disparu pour partie ou totalement. En réparant, on régénérerait, on redonnerait vie en quelque sorte. Ce sens correspond à la réparation lorsqu'il s'agit de « systèmes vivants » ou du moins autonomes, où il s'agirait de redonner les moyens de créer à nouveau les conditions du fonctionnement ou des propriétés, des vertus.

Réparer, c'est aussi rétablir quelque chose qui aurait changé d'état : réparer ses affaires, c'est rétablir sa fortune. Réparer ses forces, c'est les rétablir. « *La première chose que l'on désire après une longue fatigue c'est de réparer ses forces par un peu de nourriture* » (A. Kohler)².

Mais cette restauration, peut concerner des affaires plus morales. On parle de réparer l'honneur, en effaçant par quelque bonne action la honte d'une mauvaise action précédente. Réparer l'honneur, c'est aussi réparer la réputation de quelqu'un, en lui donnant satisfaction ; ou en rétablissant dans leurs droits ceux qui en avaient été dépouillés ; parfois, c'est aussi la vengeance.

On peut parler de réparer ses fautes, ses torts. Dans cette signification, la réparation opère par effacement, disparition ou par compensation. On l'entend dans réparer une offense, une injure, où il s'agit de donner des satisfactions proportionnées à cette offense ou cette injure.

La notion de compensation est très présente dans le sens de réparer. Tant dans le domaine moral, que matériel : « *Est-il quelque défaut que les biens ne réparent ?* » s'interrogeait

² Littré.

Corneille³ en son temps. Il y a dans réparer un dommage, la connotation du dédommagement. Réparer prend alors le sens de dédommager.

Lorsqu'il s'agit de l'humain, il est essentiel de remarquer l'importance du temps dans l'idée de réparer, et notamment dans l'irréparable. Car, comment dépasser les limites des dommages irréversibles ? Comment réparer le temps perdu par exemple, sinon en profitant mieux du temps présent ? Le passé se répare au présent.

Enfin notons qu'à la forme pronominale, *se réparer* prend les sens de *se transformer*, *se purifier*, *se réformer*.⁴

La parole qui répare ?

Comment penser dans toutes ces dimensions la parole qui répare ?

J'envisagerai la question de la parole réparatrice selon les axes qui définissent l'action de réparer :

- La parole qui raccommode.
- La parole qui compense.
- La parole qui remédie.
- La parole qui régénère.

Il existe plusieurs configurations dans lesquelles la parole peut être en fonction de « réparation », selon celui qui l'énonce :

- Celle que l'on se dit à soi en parlant à l'autre : narration qui réaménage.
- Celle que l'on dit à l'autre et qui nous soulage.
- Celle que l'autre dit et qui apaise, restaure, autorise.

Mais la parole, en tant qu'elle est produite par un sujet pour un autre est de la pensée qui s'inscrit dans le champ de la relation et du lien. C'est une pensée de soi pour soi, mais aussi de l'autre pour l'autre. Si la parole est susceptible de réparer, c'est dans plusieurs espaces :

- La parole peut « réparer » *soi* par le réaménagement de l'organisation psychique.
- La parole peut « réparer » la relation par la modification des modalités d'être ensemble.
- La parole peut « réparer » les liens par la transformation de l'objet psychique que l'autre constitue en soi.

Le lien est ici envisagé comme un élément psychique particulier : c'est l'autre de la relation dans sa forme psychique. Lien et relation sont pensés comme objets avec deux interfaces :

- L'un qui concerne les phénomènes observables, matériels et comportementaux : c'est le monde de la relation envisagée comme une succession d'interactions récurrentes.
- L'autre, comme l'empreinte mémorielle, émotionnelle et affective de cette relation : c'est la dimension du lien.

³ Littré.

⁴ Littré.

Clarifions l'idée de réparer par la parole du psychique, de la relation ou du lien

D'abord une remarque qui vaut précaution, je n'emploierai pas le terme de *psychisme* dans son rapport à la réparation, mais préférerais ici utiliser celui de *psychique*. Pourquoi ? Car psychique reste au niveau des processus généraux de la pensée et de l'esprit et ne suppose pas nécessairement une forme d'organisation particulière ou d'unité que représenterait l'idée de psychisme. La réparation du psychisme intéresse le thérapeute ou la thérapie. Au niveau psychique, c'est l'affaire de chacun.

La parole réparatrice dans sa dimension de *remise en état*

Nous avons vu que la première notion que contient *réparer* est celle de remettre en état. Mais pour la dimension psychique de soi, de la relation ou du lien de quoi s'agit-il ? De la structure ou de la fonction ? Que va-t-on réparer ? Ce qui sert de support, de condition à l'exercice d'une fonction ou la fonction elle-même ? Par exemple, plusieurs éléments psychiques sont en jeu dans la fonction d'apprentissage. Lorsque l'on envisage le champ de la parole réparatrice à quel niveau se situe-t-on ? Des éléments qui permettent d'apprendre ou de l'apprentissage ? Nous verrons par la suite avec un exemple clinique comment s'articulent traumatisme et atteinte d'une fonction dans le cas d'un abus sexuel chez une petite fille et de l'impossibilité pour la femme qu'elle est devenue à devenir mère.

Pour la dimension psychique, l'idée de réparation est sous-tendue par celle de traumatisme. En fait, c'est la notion même de traumatisme qui est au cœur de l'idée de réparer par la parole. En 1920, après avoir étudié les névroses de guerre, Freud précise le sens du traumatisme comme une perturbation de l'économie énergétique qui implique une modification de l'organisation du système de défense psychique.

Une idée erronée en matière de réparation par la parole pourrait consister à penser qu'il s'agirait de revenir à un état psychique antérieur au dommage qui empêche l'exercice total ou partiel d'une fonction. On voit dans le cas de l'abus sexuel sur une enfant, que la fonction maternelle empêchée n'était pas existante en tant que telle, si ce n'est à l'état de devenir, au moment des faits traumatisants.

Il ne s'agit pas, dans la réparation, de revenir à un quelconque état antérieur d'intégrité ou de fonctionnement psychique. Si le traumatisme fait désorganisation/réorganisation, la « réparation » ne peut s'inscrire que dans la recherche d'une nouvelle organisation. Dans les situations humaines, psychiques et relationnelles, le retour à un quelconque état précédent est un leurre ; il s'agit de créer les conditions pour faire « avec », ou « à partir » de ce qui a été endommagé ou détruit.

Le temps est une dimension orientée dans l'être humain réel et la mémoire en tant que trace du passé n'est pas effaçable. Il n'est pas possible d'effacer, de dissoudre la trace d'un événement, car cette trace est inscrite dans l'organisation même du psychisme. Le psychisme en tant qu'il est transformé par ce qu'il vit et l'affecte ne peut « effacer » de sa mémoire. Il est possible d'oublier un événement mais pas l'impact qu'il imprima sur la structure. Dans la tradition psychanalytique, l'oubli se pense comme un élément psychique refoulé et ce changement de localisation de l'élément du conscient vers l'inconscient constitue une modification de la structure. Pour « effacer », il faudrait que la structure qui enregistre soit indépendante de ce qu'elle enregistre. Or les événements affectent et transforment la structure qui enregistre. Elle n'est donc plus tout à fait la même. Comment effacer ce qui est devenu partie prenante de la structure ? L'idée de lavage de cerveau est de ce point de vue passionnante car contrairement à ce que l'on pourrait penser, il ne s'agit pas de faire comme si un événement ne s'était pas produit en

« lavant » la trace de sa production, mais bien de modifier les croyances ou les convictions par un endoctrinement.

Il n'y a pas de possibilité face à un accident de la vie de changer la pièce cassée en la changeant par une pièce identique, mais indemne. La question de la réparation se pose dans une logique d'aménagement/réaménagement à partir de la trace qu'un événement ou qu'une relation ont laissée chez un sujet ; il s'agit de réorganiser son système de croyance, de défense, son rapport aux autres, sa construction du monde.

Si remise en état par une parole réparatrice il y a, ce ne peut être que dans une nouvelle transformation de cette mémoire/structure que l'on appelle la *personnalité*.

La parole pour remédier aux conséquences d'événements dommageables

C'est en effet le second sens de réparer : remédier aux conséquences. Remédier ou porter remède étymologiquement, c'est calmer, soulager. Il s'agit d'atténuer, voire quand c'est possible, de supprimer des effets néfastes. On le voit, nous ne sommes pas dans un traitement de la cause mais bien des effets de celle-ci. Car sur la cause nous n'avons plus de prise. Le traumatisme est là, sa trace et ses conséquences sont bien réelles, ce qui l'a causé est devenu imaginaire ; à l'état de mémoire sous forme de souvenir ou d'oubli. Retrouver la cause peut s'avérer utile lorsque le lien de cause à effet est rompu par le refoulement et l'oubli. Mais dans la cause, ce n'est pas tant la cause réelle que son impact sur le psychisme et la désorganisation/réorganisation que cela a produit qui sont en jeu dans un processus de réparation. Ainsi dans la perspective de théories psycho-dynamiques, il s'agira par la remémoration de libérer l'énergie psychique bloquée. De façon générale, en dehors de la cure psychanalytique, qu'il s'agisse de dispositif thérapeutique ou non, la réparation par la parole que le sujet s'adresse d'une certaine manière à lui-même – même s'il parle à un autre – s'inscrit dans une démarche de réaménagement des organisations psychiques affectées par un événement ou des événements aux conséquences néfastes. Il s'agit par un travail de narration, d'élaboration de sens de réinscrire d'une manière différente, moins souffrante, les éléments qui construisent le rapport au monde et à soi. Dans cette perspective, la parole est un dire adressé à un autre qui permet un nouvel aménagement de soi.

La parole réparatrice pour compenser par un dédommagement

Dans une perspective de réparation, l'idée de compenser implique la notion de déséquilibre et de retour à l'équilibre. Ici réparer équivaut à rééquilibrer. Il y aurait donc dans cette perspective l'idée que le dommage crée du déséquilibre.

La compensation fonctionne par un rééquilibrage : du moins compensé par du plus ou du plus compensé par du moins. Une perte par un gain ; un ennui par une satisfaction ; un stress par du plaisir ; un effort par une récompense, etc...

Si l'on suit le fil de nos réflexions précédentes sur le trauma et l'organisation psychique, le déséquilibre créé par un événement se verrait rééquilibré par un nouveau fonctionnement. La désorganisation crée un déséquilibre que la nouvelle organisation équilibre par un fonctionnement. Ce fonctionnement peut, le cas échéant, poser problème à soi ou aux autres, faire souffrir le sujet ou les autres. La parole réparatrice serait ici celle qui viendrait à la place du fonctionnement/dysfonctionnement rééquilibrer ce qui s'était trouvé déséquilibré par l'événement ou la relation traumatisante.

Songeons à des déséquilibres qui affectent l'image de soi et l'estime que le sujet se porte. Des événements et des relations peuvent attaquer et déséquilibrer la balance des sentiments positifs et négatifs.

La parole réparatrice, émise par le sujet ou d'autres personnes significatives peut tenir fonction de rééquilibrage et venir ainsi, à la place de comportements ou de symptômes qui

visaient à ce rééquilibrage. La question de la parole réparatrice se pose dans une perspective de rééquilibrer ce déficit.

Il peut s'agir aussi de relation ou de lien endommagés par des actions ou des paroles. La parole réparatrice n'est pas seulement celle qui apaise ou soulage, mais celle par qui advient la reconnaissance du sujet, de son état ou de son préjudice, permettant ainsi sa refondation, ou celle du lien ou de la relation.

Les relations conjugales ou parentales – et bien entendu, en accueil familial –, sont des lieux privilégiés pour en faire l'expérience. Le contexte de régression affective et l'idéalisation des relations qu'implique la dimension familiale favorisent des blessures d'autant plus importantes qu'elles en appellent à des paroles dont la dimension de reconnaissance fonde la réparation.

Les travaux du thérapeute familial Ivan Boszormenyi-Nagy ont placé au centre du travail thérapeutique la dimension de l'éthique relationnelle au sein des couples et des familles. Cette approche conduit à examiner les déséquilibres éthiques et relationnels que chacun vit dans une relation. La thérapie consiste alors à favoriser les rééquilibrages, les dédommagements, les exonérations, autant de paroles réparatrices des liens et relations.

Régénérer par la parole

L'examen des définitions précédentes permet d'aborder ce dernier axe de façon plus efficace. En effet, régénérer suggère plusieurs dimensions.

Dans son étymologie, *régénérer* signifie : *faire renaître*. Plusieurs sens se retrouvent dans cette notion :

- Au sens biologique, il s'agit de reconstituer, renouveler, « reconstituer la partie détruite d'un être vivant ».
- Dans sa dimension religieuse, c'est plutôt faire renaître à la pureté, à la vérité, au bien.
- De façon plus générale, c'est renouveler en donnant les qualités perdues.

D'emblée, rappelons que nous avons vu précédemment que la question de la reconstitution de la partie détruite n'était pas pertinente en matière psychique ou relationnelle.

En revanche, l'idée de renouveler en « donnant des qualités perdues » est intéressante. En effet, si la substance psychique « détruite » ne peut se produire à l'identique, à l'image de cellules qui se reconstitueraient après destruction, celle de qualités perdues au sens de fonctions inhibées qui se retrouveraient par un renouvellement décrit plus haut comme réaménagement, est une idée acceptable.

Le deuxième axe qui nous vient de la dimension religieuse mérite que l'on s'arrête quelques instants. En effet, il introduit la notion de faire *renaître* le sujet à quelque chose. Ce qui est à distinguer de l'idée d'une renaissance du sujet lui-même. Ce n'est pas un nouveau sujet dans l'absolu, mais un même sujet qui naîtrait quelque part d'où il était exclu. Si la pureté au sens que les religions lui attribuent, nous intéresse peu d'un point de vue de nos pratiques professionnelles, la question de la vérité, en revanche, nous paraît essentielle. Imaginons un enfant sur lequel les discours que les adultes tiendraient auraient pour effet de l'exclure d'une vérité qui le concerne. Cette situation n'est pas sans conséquence sur le psychisme de l'enfant. Ronald D. Laing un psychiatre qui marqua de sa réflexion les années 60-80, expliquait dans un essai que l'humain a besoin de vérité : « *Je suis sûr que le sevrage de vérité est parfois aussi nocif que le manque de vitamines* » Ici, la parole réparatrice serait celle qui ferait *renaître* – *naître* –, à cette vérité. Il s'agirait là de permettre une version de soi, une version des événements, des relations, des liens qui unissent les êtres, qui soient plus conformes à la vérité. Une version où les bourreaux

ne soient pas des victimes, par exemple. Une version qui soit moins pervertie, où le sens de la version maintienne une orientation qui soit conforme aux faits.

Situations cliniques⁵

Florence, le trauma, la famille et la parole

Florence est une jeune femme d'une trentaine d'années, qui vit en couple. Elle présente des troubles du caractère (irritation, agressivité, intolérance), et une obsession compulsive à faire le ménage, selon un cycle : anxiété-action-apaisement. Si elle ne fait pas le ménage, elle n'est « *pas bien* ». Elle sait que c'est absurde, mais ne peut s'en empêcher.

Elle a surtout une difficulté à avoir des relations sexuelles même avec son compagnon qu'elle dit aimer et avec lequel elle voudrait avoir un enfant. Durant la période précédant les consultations ce désir d'enfant n'a pu se réaliser. Elle dit être « insensible » lorsqu'elle a des relations sexuelles et même en éprouver de l'aversion. La pénétration lui est douloureuse et les quelques relations auxquelles elle s'est obligée pour devenir mère sont restées infertiles. Par ailleurs, elle voudrait être mère, mais dans le même temps, l'idée d'être mère l'angoisse : « *Est-ce que j'en serais capable ?* » s'interroge-t-elle.

Cette description des troubles de cette jeune femme ne m'a été révélée qu'au cours d'une prise en charge individuelle, qui commença par l'appel téléphonique d'une tante inquiète pour sa nièce, Florence, dont elle soupçonne qu'elle aurait été abusée par son oncle (frère de cette tante et frère du père de Florence). Cette tante vit dans un pays étranger, elle voudrait, à l'occasion d'un passage en France, lever ce « *lourd secret familial... [...] Est-ce que je pourrais les recevoir ?* »

J'entends dans cette démarche que la famille est prête à affronter ce qu'ils savent déjà. De fait, peu de temps après cet appel téléphonique, à la maison de retraite où vit leur mère atteinte de démence, l'oncle avouera à sa sœur, en présence de la grand-mère de Florence – dont la famille ne sait ce qu'elle comprend ou pas et qui de toute façon ne parle plus ; elle mourra dans les semaines qui suivront cet aveu –. À la suite de la reconnaissance de ce qu'il a fait à sa nièce, l'oncle déclarera dans les jours qui suivirent cette parole une tumeur fulgurante de la langue et dû subir une intervention chirurgicale en urgence.

Peu après cette intervention et avant le décès de la grand-mère, une séance de thérapie familiale réunira l'ensemble des membres de la famille : Florence, sa mère, son père, sa tante et son oncle. Son compagnon n'est pas présent. Lors de cette séance où la tension est palpable, l'oncle, visiblement bouleversé, avouera et demandera pardon pour ce qu'il a fait. Les faits remontent à une époque où Florence avait six ou sept ans et où elle venait durant les vacances chez ses grands-parents où vivait aussi son oncle. Cela s'était reproduit à chaque fois qu'elle vint en vacances : attouchement, masturbation et introduction d'un crayon dans la vulve. Ces situations ont constitué une confrontation à un réel irreprésentable qui a fait effraction dans le psychisme de cette petite fille prépubère amenant une désorganisation/réorganisation de son appareil psychique. Mais à cela il faut ajouter la dimension de la répétition chaque année et de l'angoisse entre les moments d'abus, l'impossibilité de dire, la honte, la culpabilité, le dégoût de soi, et la perte de confiance en l'adulte. Et un terrible sentiment de reproche à l'égard de ses parents qui ne pouvait s'exprimer que par des manifestations comportementales d'hostilité.

Le traumatisme, en tant qu'il liera ensemble de façon rigide les éléments psychiques qui le constituent se formera après le dernier abus qui intervient alors qu'elle a douze ans. Cette

⁵ Les prénoms ont été transformés.

fois, cela se passe dans la maison de vacances de ses parents. Une maison en construction où l'oncle est « embauché » — il dira « *exploité* » —, par son frère pour y faire des travaux. Florence et son frère plus jeune dorment dans la même chambre que l'oncle, par manque de place du fait de l'inachèvement de la maison, expliquent les parents. Une nuit, Florence crie et va retrouver ses parents dans leur chambre, « *il s'est passé quelque chose* », s'interroge les parents. Mais quoi ? Florence n'a pas été suffisamment explicite ? Les parents n'ont pas poussé suffisamment leur investigation ? Le père et la mère suspectent l'oncle, mais la situation reste suffisamment floue pour que rien ne se passe : « *On savait qu'il était un peu bizarre. J'ai pensé qu'il s'était peut-être passé quelque chose, mais que ce devait être involontaire, dans un état de sommeil* », dira le père. Ainsi, l'oncle restera, et les travaux purent continuer.

Plus tard, Florence tiendra à sa mère des propos sans équivoque sur ce qui s'est passé, mais celle-ci ne trouvera pas les moyens de convaincre son mari de dénoncer son frère. Florence n'en parlera plus.

Au fur et à mesure que Florence grandira et manifesterà des troubles du comportement, des difficultés relationnelles, scolaires, de l'agressivité, des relations conflictuelles, etc., la mère souffrira (dépression) de ce silence parental qui entraînera des problèmes au sein du couple (dépression, suivi psychologique de la mère), qui frôlera le divorce. Ils resteront ensemble avec ce « *secret de Polichinelle* » entre eux. Bien qu'incité par sa mère durant toute son adolescence « à voir un psy », elle-même en ayant vu un pour sa dépression, Florence ne fera aucune démarche.

Cette première séance — et seule séance qui réunira l'ensemble de la famille directement concernée — permettra de dire pour chacun sa souffrance et sa culpabilité :

- la mère de ne pas avoir dénoncé ;
- le père de ne pas avoir protégé ;
- la tante de ne pas avoir parlé plus tôt ;
- l'oncle d'avoir fait du mal ;
- et Florence ? d'être une fille.

Cette séance a permis une reconnaissance d'un drame familial où chacun est pris et peut, en assumant sa responsabilité dire une parole de soi pour l'autre :

- « *Tu m'as fait du mal.* »
- « *Je me rends compte aujourd'hui à quel point.* »
- « *J'aurais dû parler avant.* »
- « *Je m'en veux de ne pas avoir vu.* »

Puis vient la demande de sens : Mais pourquoi ? L'exploration de l'histoire familiale du côté de son père révèle alors — ce que Florence ignorait —, des histoires de *barbarie ordinaire*, faites de violence, d'humiliation, de sadisme, d'alcoolisme... Une règle dans cette famille consistait à exploiter le plus vulnérable, l'abus était permanent. La violence que Florence a vécue, son père l'a vécue enfant au travers de tentative de meurtre par son père, par exemple ; la grand-mère était battue, violée par le grand-père... Lorsqu'il était enfant, l'oncle a lui-même été victime de jeux à caractère sexuel de la part de son frère (père de Florence) alors adolescent plus âgé. Jeu d'adolescent pour l'un, trauma irréprésentable pour l'autre et élément d'explication parmi d'autres d'un maillon de la transmission de la relation d'abus qui structure cette famille : le fort exploitera le faible, l'humiliera et en tirera sa jouissance.

Cette mise en perspective d'une histoire démarrée avant eux et dont ils sont traversés leur permet d'accepter de se soigner pour mettre un terme à cette malédiction familiale qui vient d'on ne sait quand.

Ainsi, Florence qui n'avait jamais voulu consulter durant toutes ces années va demander à pouvoir faire un « *travail pour elle* » et l'oncle va aussi, en parallèle, accepter de démarrer un « *suivi pour aider* » Florence en « *essayant de se rappeler* ». Travail de mémoire et de parole pour transformer une situation où la violence de la loi familiale s'inscrit dans la chair même de celle qui ne peut avoir d'enfant et de celui qui souffre dans son corps malade.

Travail familial en parallèle. Le fait que son oncle accepte de venir parler conforte dans un premier temps Florence dans sa démarche : pour elle, il est le « *malade* », elle devient la victime. Première condition pour qu'elle puisse entreprendre un travail dont l'objectif serait de retrouver de la petite fille à la femme le fil de la féminité interrompue.

Après plusieurs mois de consultations régulières, Florence est sur le point d'être une jeune maman et a décidé d'interrompre « *son travail... pour l'instant* ».

« La petite princesse », parole et vérité⁶

Emma est une petite fille de neuf ans, placée en accueil familial depuis sa deuxième année. Sa mère, seule au moment de la naissance, « *alcoolique et malade mentale* », selon les expertises inscrites dans le dossier de l'Aide Sociale à l'Enfance, ne pouvait s'occuper du bébé.

Emma a été le premier accueil d'une assistante familiale qui a fortement investi affectivement celle qui allait devenir sa « *petite princesse* ». « *Petite princesse* », car c'est ainsi que l'assistante familiale nomme souvent Emma. Le couple d'accueillant est sans enfant.

Le travailleur social qui met en place l'accueil va reculer devant les troubles psychiques de la mère, son ambivalence, sa relation à l'enfant structurée sur des modalités de fusion et de rejet alternés. Il va rapidement écartier cette mère de l'accueil, laissant l'assistante familiale seule avec sa « *petite princesse* ». Les visites médiatisées se feront de plus en plus espacées. Le lien mère-enfant se délite dans des visites de plus en plus creuses, vides, angoissantes pour tous, renforçant la relation intime entre l'assistante familiale et Emma. La spirale du *non accueil familial*⁷ est enclenchée.

La « *petite princesse* » est tyrannique. Elle refuse d'apprendre et se trouve en grandes difficultés comportementales et scolaires, elle devient une « *enfant en retard* ».

Dans ce contexte, le conjoint de l'assistante familiale décède laissant celle-ci face à un deuil douloureux. La « *petite princesse* » va offrir malgré elle une consolation à son assistante familiale mobilisée de plus en plus par les difficultés de l'enfant.

L'assistante familiale ne fait pas appel au service. « *Emma va mal, c'est à cause de la mère qu'elle a...* », l'explication est simple, évidente, pratique et confortable, car elle protège d'avoir à ouvrir des questionnements qui pourraient conduire à d'autres hypothèses plus embarrassantes. « *Il n'y a rien d'autre à faire que de s'occuper d'Emma* », entendez par là qu'elle s'en occupe. Pour l'assistante familiale, la thèse est verrouillée : Emma a besoin d'elle. Elle ne peut pas entendre qu'elle a aussi besoin d'Emma. D'ailleurs, personne ne lui dit et c'est là que le bât blesse. Dans ce type de situation, il en va de la responsabilité de l'équipe et du service qui organise et encadre l'accueil familial.

L'éducatrice change de poste. Une jeune et nouvelle éducatrice arrive. Elle constate le retard de développement et les troubles psychiques d'Emma. Elle observe aussi la relation très proche de l'assistante familiale et l'exclusion de la mère d'Emma. Mais cette

⁶ Cette situation m'a été relatée dans le cadre d'un travail de supervision de travailleurs sociaux d'un service départemental de l'Aide Sociale à l'Enfance.

⁷ Un processus d'adoption imaginaire se met en place, le tiers garant de l'institution sans lequel l'accueil familial n'a plus de sens est exclu. Même s'il vient régulièrement, quoique peu souvent rendre visite ou prendre des nouvelles du placement, il n'a plus aucune signification symbolique dans le cadre d'un accueil familial pour l'assistante familiale et Emma.

configuration est validée par son prédécesseur et pour le service, « *c'est un accueil qui roule* ».

L'éducatrice essaiera d'intervenir pour qu'Emma puisse bénéficier d'une prise en charge spécialisée ou au moins d'un bilan, en vain. L'assistante familiale et Emma mettent en échec les propositions et, insuffisamment soutenue dans son équipe, l'éducatrice renoncera.

Deux ans plus tard, l'assistante familiale aura un accident vasculaire cérébral qui la précipitera dans le coma. Il faut organiser un accueil relais. Lors de cet accueil, les difficultés d'Emma ne passent pas inaperçues et l'assistante familiale relais sollicite l'équipe.

Un bilan psychologique va mettre en évidence que le roman familial de l'enfant pose problème. En effet, la narration d'Emma s'organise autour de l'élément suivant : Elle est la fille de l'assistante familiale, et elle doit aller voir une dame de temps en temps qui lui fait peur et dont elle ne sait pas vraiment qui elle est. Ainsi, lorsque la nouvelle éducatrice demande à Emma qui est sa mère ? L'enfant répond sans hésitation « *Michèle* », qui est le prénom de l'assistante familiale.

La psychologue du service reprendra avec Emma son histoire à partir des éléments que contient le dossier de l'Aide Sociale à l'Enfance, permettant à l'enfant de se doter d'une narration familiale plus conforme à la réalité. Rapidement Emma va s'ouvrir aux autres, et apprendre à lire et à compter en quelques semaines. La vérité se remettant en place, l'accès au savoir n'est plus condamné.

Robert et Janine, réparer le lien dans le couple

Comme de nombreux couples qui viennent consulter après de nombreuses années de conjugalité, Robert et Janine me disent avec souffrance l'impasse de leur relation devenue insatisfaisante. Pour me dire les souffrances qu'ils vivent dans leur couple, en écho au discours social et par un euphémisme pudique, ils m'expliquent qu'ils viennent consulter pour un « *problème de communication* ». Mais derrière tout cela, c'est le lien du couple qui est mis à mal, l'image interne de l'autre en soi, tout ce qu'il a fait, ou pas, tout ce que chacun a subi, mal vécu, tout ce qui l'a blessé, frustré, etc.

La possibilité de dire, d'accepter d'entendre, de se savoir entendu sur ses souffrances permet la reconnaissance d'un soi conjugal. Le mal qui a été fait ne l'a pas été *volontairement*, ce qui porte atteinte au lien, c'est le sentiment d'une absence de reconnaissance de ce mal. Les membres d'un couple sont comme deux hérissons, c'est avec les piquants qui les protègent qu'ils blessent. « *Que faites-vous quand vous marchez sans le faire exprès sur les pieds de quelqu'un ?* », cette question qu'il m'arrive de poser à un membre d'un couple qui ne comprend pas ce qu'attend l'autre de lui, désarçonne, mais permet de façon métaphorique de comprendre que ce n'est pas la blessure mais sa reconnaissance qui est essentielle dans le traitement des liens.

La parole de chacun en couple est à la fois une construction pour soi, une mise en mots, en pensées de soi dans la relation à l'autre. Cette parole contribue à la reconnaissance de la souffrance et ouvre à la possibilité d'une responsabilité qui permette l'exonération – différente du pardon⁸ –. Paroles qui transforment le lien permettant de penser à nouveau, de l'avenir ensemble.

⁸ Pour Ivan Boszormenyi-Nagy, l'exonération n'est pas le pardon qui implique la culpabilité, mais la reconnaissance d'une créance relationnelle dont on exonère le recouvrement. De toute façon, la notion de pardon pose problème, car comme l'expliquait le philosophe Jacques Derrida, à y réfléchir sérieusement, les seules choses qui vaudraient la peine d'être pardonnées seraient celles qui sont impardonnables...

De la parole réparatrice à la parole transformatrice

Qu'il s'agisse de *remettre en état*, de *compenser*, de *remédier*, ou de *régénérer* les conséquences d'évènements qui affectent de diverses manières l'humain et ses liens aux autres, il n'y a pas de « réparation » par la parole. Du moins pas au sens commun où nous entendons réparer. En fait, pour l'être humain, la parole est le lieu de la transformation. La parole nous transforme, car elle nous met au monde. Dans différents mondes. Des mondes de liens et de relations, des mondes de sens et de vérité.

Pouvoir parler de soi et des multiples liens qui nous construisent ou nous détruisent, c'est se transformer et transformer ces liens. Parler à l'autre des relations et des liens que l'on a avec lui, c'est transformer ces liens et ces relations. Il est possible de se transformer et de transformer ses relations aux autres par la parole, par des paroles transformatrices.

Ce texte fait suite à une intervention à la rencontre nationale de l'Union Fédérative Nationale des Associations de Familles d'Accueil et Assistantes Maternelles (UFNAFAAM), qui s'est déroulée les 20 et 21 octobre 2007 à Égletons (Corrèze), sur le thème « Innovations pour la dynamique des métiers de l'accueil ».

Références bibliographiques

Cyrulnik B., *De la parole comme d'une molécule, entretiens avec Émile Noël*, Éditions Eshel, 1995, collection Points.

Ducommun-Nagy C., *Ces loyautés qui nous libèrent*, J.-C. Lattès, 2006.

Elkaïm M., *Si tu m'aimes ne m'aime pas, approche systémique et psychothérapie*, Seuil, 1989.

Freud, S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, PUF, 1986

Godelier M., *Métamorphoses de la parenté*, Fayard, 2004.

Laing R. D., *Les faits de la vie*, Stock, 1977.

Sauret M.J., *La psychologie clinique, histoire et discours, de l'intérêt de la psychanalyse*, PUM, 1995.